

Le Vieux qui tirait les cartes

Titre original : *The Reluctant Fortune's Teller*

© Keziah Frost, 2018.

Première publication en 2018 par Park Row Books

© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française

118, avenue Achille-Peretti

CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine

www.michel-lafon.com

Keziah Frost

*Le Vieux
qui tirait les cartes*

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Isabelle Troin



*À mes enfants et mes petits-enfants :
puissiez-vous toujours faire honneur
à votre flocon intérieur.*

1

Six de trèfle : Vos difficultés actuelles peuvent paraître insurmontables. Ne vous découragez pas. Une solution arrive. Prenez garde aux gens qui vous entourent : ils ont peut-être d'autres motivations que celles qu'ils affichent.

L'Intervention eut lieu un matin de début mai. Norbert Zelenka ne s'y attendait pas.

Avant qu'on sonne à la porte, Ivy le regardait avec une tendresse inhabituelle. Il lui servait à manger, et ne savait pas si l'amour qu'il voyait dans ses yeux était pour lui ou pour son petit déjeuner. Il espérait que c'était pour lui. Ivy était un chihuahua blanc de deux kilos que lui avait légué sa tante Pearl. Dans ses soixante-treize années de vie, jamais encore Norbert n'avait été l'objet d'une affection si intense. Cela lui procurait un sentiment nouveau, et il est rare d'éprouver un sentiment nouveau à soixante-treize ans.

Norbert se considérait comme quelqu'un de chanceux. Dans sa vie, il avait été vraiment aimé par deux personnes : sa tante Pearl – à sa façon distraite, un peu

particulière – et sa superbe épouse, Lois. Mais toutes deux avaient quitté ce monde et Norbert restait seul avec Ivy, qui l’aimait comme seul un chien peut aimer. Beaucoup de gens dans sa situation auraient considéré qu’ils souffraient de leur solitude ; Norbert, lui, avait le don d’apprécier tout ce que la vie lui avait donné et tout ce qui lui restait encore. Il lui aurait été facile de citer une dizaine de choses pour lesquelles il était reconnaissant : il vivait dans une magnifique petite ville touristique au bord du lac Ontario ; il aimait s’adonner à la peinture à l’huile et à l’aquarelle ; il avait son propre jardin dont il s’occupait ; et il jouissait encore d’une santé robuste.

Norbert était également reconnaissant pour les routines quotidiennes qui le rendaient heureux. Il était sur le point de prendre son en-cas de milieu de matinée, quatre crackers tartinés de beurre de cacahouète, dont il casserait un petit bout pour le donner à Ivy. Après ça, il demanderait à la petite chienne si elle voulait aller se promener, et elle lui indiquerait que oui de toutes les manières à sa disposition. C’était ce qu’ils faisaient chaque matin.

Mais voilà qu’on sonnait à la porte. Norbert en fut désarçonné. Il n’avait pas l’habitude que ses routines soient interrompues.

Et parce qu’on sonnait rarement chez lui – jamais, en fait –, ce vacarme rendit Ivy hystérique.

Passant une main sur le demi-anneau de cheveux blancs qui lui restait à l’arrière de la tête, Norbert promena un regard à la ronde. Il espérait que son bungalow était présentable (il l’était) et que la personne qui sonnait à sa porte ne souhaiterait pas entrer (elle le souhaiterait). La maison de Norbert était petite et bien rangée, exactement comme il aimait. Quand il l’avait vue pour la première

fois, huit ans auparavant, après avoir pris sa retraite et quitté Buffalo, l'agent immobilier s'était exclamé :

– Ce doit être la maison la plus minuscule de Gibbons Corner !

Norbert l'aimait ainsi : petite et facile à entretenir.

Des murmures féminins flottèrent à l'intérieur par les fenêtres entrouvertes, et Norbert décida que c'était probablement des dames de la paroisse qui voulaient le forcer à prier avec elles. Il ne connaissait personne d'autre qui aurait pu lui rendre visite sans prévenir. Norbert ne savait pas se défendre face aux gens énergiques, surtout les dames énergiques. Elles n'écoutaient jamais ses protestations. Toutefois, il ne pouvait pas faire semblant de ne pas être chez lui. Ce serait malhonnête. Il allait être obligé d'ouvrir sa porte, de se montrer ferme et de les renvoyer.

Mais d'abord, il devait calmer Ivy, qui tremblait encore et faisait un boucan terrible. Il secoua le spray d'eau devant elle en réclamant : « Tais-toi, s'il te plaît », l'ordre qu'il lui donnait pour qu'elle cesse d'aboyer. Ivy se tut comme s'il avait actionné un interrupteur. Rabattant ses énormes oreilles, elle se réfugia sous la table basse et posa sa minuscule tête blanche entre ses minuscules pattes blanches.

Tirant sur sa chemise mauve pour l'ajuster, Norbert ouvrit la porte. Devant lui, dans une chaleur étouffante très inhabituelle pour la saison, se tenaient trois artistes en sueur. Il les connaissait toutes : des femmes qu'il croisait presque chaque jour à la Société et Galerie d'art de Gibbons Corner. Mais aucune d'entre elles n'était encore venue chez lui.

Toutes trois avaient son âge, voire plus. En ville, on les surnommait « le Club de Carlotta ». Elles étaient amies depuis plusieurs décennies et leur chef, Carlotta, dirigeait toujours quelque chose. Actuellement, la Société d'art.

Juste après son installation à Gibbons Corner, Norbert s'était inscrit à des cours là-bas. Il était même devenu un membre assidu, espérant donner une structure à ses journées et peut-être se découvrir un talent caché. Il avait même envisagé la possibilité de se faire de nouveaux amis. Mais il ne s'y attendait pas réellement : ce n'était encore jamais arrivé.

Clignant des yeux dans la lumière vive du matin, Norbert détailla les femmes dont il ne comprenait pas la présence chez lui. La première était minuscule et semblait émettre des étincelles. Elle avait des yeux très bleus et se nommait Margaret Birch. La deuxième, Birdie Walsh, avait des cheveux roux et des taches de son ; elle portait toujours des vêtements de hippie à fleurs et avait le regard perpétuellement lointain. La chef du trio, Carlotta Moon, était celle qui souriait intensément – mince et élégante, avec des cheveux blancs et des sourcils peints.

– Bonjour, Norbert ! s'écrièrent-elles en chœur.

« Que faites-vous là ? » voulut leur demander Norbert. Mais il n'osa pas.

À la Société d'art comme partout ailleurs, il se sentait invisible. Il avait tenté de se faire remarquer en se montrant attentionné, mais peut-être s'y était-il mal pris. La seule idée qui lui était venue, c'était d'apporter chaque jour des *kolaczki* tout frais de la boulangerie de Gloria et d'en distribuer à tout le monde. Ces pâtisseries polonaises, couvertes de sucre glace et remplies de compote de fruits, étaient irrésistibles. Les gens qui en prenaient levaient les yeux et lui disaient merci au passage. Norbert s'en servait pour démarrer ses conversations avec les clients de la galerie et les autres membres de la Société d'art. Il essayait de leur apprendre à prononcer le nom de cette gourmandise. « Koh-latch-keys », énonçait-il lentement.

Mais les gens voulaient juste les manger, pas répéter des mots polonais difficiles.

Sur le seuil, Birdie et Margaret échangèrent un regard. Carlotta leva le menton.

– Vous comptez nous inviter à entrer, Norbert, ou juste vous contenter de nous sourire ?

Norbert avait l'habitude de sourire dans toutes les situations, mais particulièrement quand il était nerveux. Ce qui était très mal vu aux obsèques. Or, les obsèques le rendaient extrêmement nerveux.

Rosissant, il s'exclama :

– Quelle charmante surprise ! Entrez, je vous en prie ! Bienvenue !

Mais ses trois visiteuses s'étaient déjà engouffrées dans la maison en lui coupant la parole, comme les gens le faisaient toujours.

– Oh, soupira Margaret, la petite dame pétillante. Nous sommes venues à pied de chez Carlotta ! On dirait que la canicule, c'est en mai, maintenant ! Trente degrés ! Ce doit être un record ! Ce sera rafraîchissant de se mettre à l'abri de cette horrible chaleur !

Elle s'interrompt en voyant les fenêtres ouvertes, puis le front humide de Norbert. Dans son petit bungalow de style années 1920, il faisait à peine quelques degrés de moins que dehors. La retraite de Norbert ne suffisait pas à financer un luxe tel que la climatisation, donc il s'en passait. Ce qui n'était généralement pas un problème dans le nord de l'État de New York, sauf en cette journée inhabituellement chaude.

Norbert s'affaira, offrant de l'eau fraîche à ses visiteuses, leur proposant de s'asseoir, je vous en prie, et de faire comme chez elles. Il répéta plusieurs fois que c'était une charmante surprise en espérant que ça se révélerait vrai.

Les dames apportaient avec elles des odeurs vaguement fleuries de poudre et de parfum. C'était agréable.

Quand Norbert s'assit à son tour, Ivy s'aventura hors de sa cachette. Il la mit dans son panier près de la fenêtre pour qu'elle profite d'une brise éventuelle qui soufflerait depuis le lac Ontario. Bien en sécurité sur son perchoir, Ivy tourna la tête en examinant les visiteuses une par une avec un grognement sourd. Norbert les lui avait déjà toutes présentées, puisqu'il l'amenait à la Société d'art chaque fois qu'il s'y rendait. Ivy avait même son panier pour dormir sur place, et tout le monde s'arrêtait pour dire que c'était un joli chien et tapoter sa tête en forme de pomme. Mais pour elle comme pour Norbert, c'était très différent de voir ces dames chez eux.

Après les échanges de politesses coutumiers, quelques pauses, des remarques sur la chaleur inhabituelle et des exclamations sur le divin parfum des lilas qui filtrait par les moustiquaires, le petit groupe garda le silence un moment. Margaret sirota son eau et commenta que c'était très rafraîchissant.

Carlotta se racla la gorge et se lança :

– Norbert, nous pensions que vous faisiez du bénévolat à la banque alimentaire de Saint-Edmund.

Norbert croisa ses jambes maigres et sentit ses gros orteils passer à travers les trous de ses chaussettes beiges. Il espéra que ses visiteuses ne se rendraient pas compte que la semelle de ses chaussures bâillait.

– Pourquoi ? demanda-t-il en rosissant légèrement. Je n'ai jamais rien dit de tel.

Ce qui était vrai : Norbert était pathologiquement incapable de mentir, hormis dans l'intérêt d'autrui.

– Non, en effet. Mais nous vous avons vu entrer là-bas. Et c'est une petite ville, ajouta Carlotta en redressant le dos.

On remarque toujours ses amis quand on les croise en ville.

Norbert fut surpris et ravi que Carlotta l'ait désigné comme un ami, fût-ce indirectement. Mais il se méfiait de ce qui allait suivre.

Birdie se pencha en avant, ses pendants d'oreilles tintant doucement.

– Hier, je vous ai vu traverser la rue devant l'église, Norbert – avec un carton de nourriture que vous emportiez chez vous.

– Donc, ajouta Margaret, les yeux brillants, nous sommes venues mesurer l'étendue des dégâts et vous aider à y remédier.

Les yeux de Norbert s'écarquillèrent derrière ses verres épais. De gênante, la conversation était brusquement devenue mortifiante. Ces femmes étaient venues lui annoncer qu'elles savaient qu'il était pauvre et, pire encore, lui offrir de l'argent. Il jeta un coup d'œil à la porte d'entrée en se demandant comment il pourrait les chasser ou, à défaut, s'enfuir lui-même.

À l'âge de soixante-treize ans, après qu'il eut travaillé comme comptable pendant quarante ans, les placards de Norbert ne contenaient rien d'autre que de la nourriture pour chien, du beurre de cacahouète, du riz et des haricots en boîte. Il allait chercher toute sa nourriture deux fois par mois à la banque alimentaire de Saint-Edmund. Pour varier un peu, il se rendait au dîner de spaghettis que l'église donnait tous les vendredis soir. Il rapportait le pain à l'ail chez lui pour le manger le lendemain. Souvent, il devait choisir entre faire des courses ou payer ses factures. Il jonglait constamment pour ne pas qu'on lui coupe l'eau et l'électricité. Après toutes ses années de travail et de gestion responsable, Norbert ne possédait même pas la petite maison dans laquelle il vivait.

Le secret de Norbert n'en était plus un. Il envisagea de se protéger en disant à ces dames qu'il était quelqu'un de réservé. Mais l'était-il vraiment ? Les gens n'essayaient jamais de découvrir quoi que ce soit à son sujet ; du coup, il n'en savait rien.

– Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, affirmait-il en les dévisageant tour à tour.

Depuis combien de temps n'avait-il pas eu une vraie conversation avec quelqu'un ? Une éternité. C'était probablement avec sa tante Pearl, avant sa mort six mois plus tôt. Tant que ça ? C'était agréable d'avoir de la compagnie, mais Norbert devait retourner à sa routine. Il ne voulait pas vexer les dames de la Société d'art, mais Ivy attendait sa promenade. Il devait se débarrasser d'elles.

– Merci beaucoup, dit-il. Je, euh... vous remercie d'être venues, et je ne vous retiens pas plus longtemps.

– Vous arrivez à payer vos factures ? demanda Carlotta tout de go.

Choqué, Norbert écarquilla les yeux. Carlotta soutint son regard et insista :

– Oui ou non ?

L'expression misérable de Norbert fut une réponse suffisante. Même son éternel sourire s'évanouit.

La compassion sur le visage des trois dames du Club fut plus qu'il n'en put supporter. Avant de s'autoriser à pleurer en leur présence, Norbert tenta de sauvegarder sa dignité.

– J'ai bien gagné ma vie pendant que j'exerçais le métier de comptable. J'ai toujours fait très attention à mon argent. J'ai investi. Si vous voulez tout savoir, j'avais pas mal épargné pour ma retraite.

Elles voulaient tout savoir.

– Combien, Norbert ? interrogea Margaret, les yeux brillants.

Norbert baissa le menton. Il ne voulait pas avoir l'air de se vanter.

– Tout compris, il devait y en avoir pour plus de deux millions.

– Il *devait* ? répéta Birdie sur un ton encourageant.

– Il y en aurait eu pour plus de deux millions si je n'avais pas, vous savez...

Trois paires d'yeux fixaient Norbert en lui intimant de dire la vérité. Et même si c'était douloureux d'admettre sa faiblesse, il y avait quelque chose d'enchanteur à se trouver au centre de l'attention pour une fois dans sa vie. Trois personnes étaient suspendues à ses lèvres.

– Je, euh... eh bien, je suppose que j'ai tout donné.

Les trois dames se radossèrent à leur siège et le dévisagèrent sans ciller.

– Vous avez donné deux millions de dollars ? demanda Carlotta.

– Pas d'un coup, évidemment. Je les ai distribués un peu par-ci par-là, au fil des ans.

– Mais à qui diantre, Norbert ? s'enquit Carlotta comme si ce n'était pas une critique, mais plutôt une lamentation.

Franchement, son histoire financière ne les regardait pas. On pouvait même dire que leur curiosité était très étrange. Elles posaient le genre de questions que les gens ne posent pas d'habitude, surtout les gens qui ne sont pas des membres de la famille ni des amis intimes, et elles s'attendaient à recevoir des réponses. L'expression « outrepasser les limites » vint à l'esprit de Norbert. Il hésita, décidant d'abord qu'il allait mettre un terme à la conversation, puis qu'il ne voulait pas que la conversation s'arrête. Il commençait à se sentir intéressant.

Norbert fixa son regard sur une grande peinture à l'huile accrochée au-dessus du canapé sur lequel Margaret et Birdie avaient pris place. Le tableau représentait trois Indiens chevauchant à travers les plaines, et il était simplement signé « Norbert ».

Il ne voulait pas les regarder en parlant.

– J'ai donné de l'argent à des gens qui en avaient plus besoin que moi, et je suppose que je l'ai fait un peu trop souvent. Le neveu d'une cousine n'avait pas de quoi payer ses frais de scolarité en médecine... Évidemment, il a abandonné ses études plus tard. La fille d'un collègue s'est retrouvée mère célibataire au chômage... Un voisin voulait monter une entreprise, mais ça n'a pas marché et après, il a déménagé... Ma tante Pearl avait besoin d'aménager sa maison pour la rendre accessible à une handicapée – une rampe devant la porte d'entrée, une salle de bains spéciale, un ascenseur pour l'amener à l'étage... Voyons... Oh, puis un autre voisin...

– Assez ! (Carlotta leva la main.) Êtes-vous une banque, Norbert ? Un programme d'attribution de bourses ? Un service social à vous tout seul ?

Si Carlotta ne l'avait pas interrompu, Norbert aurait fini par évoquer ce qui était arrivé à sa femme, Lois, et c'était quelque chose dont il ne voulait pas se souvenir, et encore moins discuter.

– De la compassion, Carlotta, intervint Birdie. De la compassion. C'est pour ça que nous sommes là, non ?

– Votre tante Pearl, c'est elle qui vous a laissé Ivy, pas vrai ? demanda Margaret, semblant changer de sujet. Et vous vous occupiez beaucoup d'elle.

– Oui, en effet. (Norbert n'avait pas réalisé que quiconque l'avait entendu parler de sa tante Pearl – ou de quoi que ce soit d'autre.) Tante Pearl m'a élevé. J'allais

toujours la voir quand elle m'appelait, et même quand elle ne m'appelait pas. Elle avait souvent besoin qu'on répare quelque chose dans la maison, et je suis très bricoleur. Je faisais son jardinage. Je traitais son courrier, je payais ses factures, je la conduisais à ses rendez-vous. Nous étions très proches.

Depuis la fenêtre, Ivy poussa un grand soupir frissonnant et bâilla.

– C'est gentil. Et... vous a-t-elle légué quoi que ce soit, hormis le chien ? interrogea Margaret.

– En fait, répondit Norbert, elle avait bien plus d'argent qu'on ne l'imaginait. Elle vivait de façon très frugale, et j'ai toujours supposé qu'elle avait du mal à joindre les deux bouts. C'est pour ça que j'ai payé les travaux de sa maison. Mais je suppose qu'elle ne voulait pas toucher à ses petites économies. Qui n'étaient pas petites du tout, au final. (Norbert jeta un coup d'œil à la fenêtre par laquelle un vent chaud soufflait dans le salon.) Mais elle ne me les a pas léguées. (Il passa ses paumes moites sur son pantalon.) Elle a tout laissé à mon cousin de Californie.

– Après tout ce que vous aviez fait pour elle ? s'exclama Margaret, visiblement déçue par tante Pearl. Pourquoi ?

– Parce qu'elle pensait que je n'en avais pas besoin.

Carlotta leva le menton au lieu de poser la question qui s'imposait.

– Parce que je lui ai fait croire que j'étais riche. Je n'aimais pas lui donner une fausse impression, mais il le fallait. Sans ça, elle aurait insisté pour rétribuer mes services. Je ne pouvais pas prendre son argent.

Après le départ de Lois, elle était la seule personne qui m'aimait encore vraiment, songea Norbert sans le dire tout haut.

Carlotta prit les choses en main.

– Nous ne sommes pas venues remuer le passé, commença-t-elle, nonobstant le fait que c'était exactement ce qu'elles venaient de faire. Nous sommes venues voir comment il est possible d'arranger les choses maintenant.

– Je ne peux pas accepter votre argent, déclara Norbert, les yeux écarquillés.

– Nous n'allions pas vous en proposer ! s'écria Carlotta, les yeux écarquillés encore plus grand.

Un silence gêné suivit.

– Tout d'abord, qu'avez-vous tenté, ou envisagé, pour gagner de l'argent ? interrogea Carlotta.

En fait, Norbert avait tenté et envisagé des tas de choses depuis un an, comme sa situation se détériorait un peu plus chaque jour. Retraité depuis huit ans, il n'avait pas réussi à se faire embaucher comme consultant. Il gagnait quelques dollars par semaine en travaillant à l'atelier d'encadrement de la Société d'art, mais ce n'était pas suffisant. Il pensait qu'il se débrouillerait bien comme vendeur – les boutiques à touristes et les librairies pullulaient à Gibbons Corner et dans la petite ville voisine d'Edwards Cove, mais aucune n'engageait.

Il avait envisagé le troc : par exemple, en échange d'un détartrage pour Ivy – sa tante Pearl lui avait toujours dit que c'était très important pour un petit chien de race – il pourrait nettoyer les chenils, faire du classement et passer les appels téléphoniques. Mais la vétérinaire à queue-de-cheval et visage poupin avait secoué la tête et répondu qu'elle employait déjà des gens pour faire tout ça. Norbert avait même songé à tondre des pelouses, mais les ados mobilisaient le marché.

Il avait vendu sa télé, puis sa voiture, et s'était rendu compte qu'elles ne lui manquaient pas beaucoup. C'était facile de se déplacer à pied dans Gibbons Corner, et un

bus desservait Edwards Cove. À la banque alimentaire, il avait entendu des gens qui faisaient la queue parler de vendre du plasma, ce qui leur rapportait vingt-cinq dollars deux fois par semaine. Au bout d'une semaine, Norbert aurait de quoi payer sa facture d'eau mensuelle. Mais apparemment, son plasma de soixante-treize ans était trop vieux. Il fallait avoir moins de soixante ans pour vendre ses fluides vitaux. Ses reins avaient aussi passé leur date limite de consommation et ne pouvaient pas être vendus.

Lorsque Norbert eut fini sa liste, Carlotta hocha la tête.

– Très créatif, approuva-t-elle. Donc, vous voilà comme qui dirait dans une impasse. Vous n'avez plus vraiment d'options pour générer des rentrées d'argent. (Elle jeta un coup d'œil à ses amies puis, croisant les bras, braqua son regard sur Norbert.) Vous êtes à court d'idées.

Norbert, qui ne pouvait pas la contredire, se rabattit sur son sourire par défaut.

– C'est bien ce qu'il nous semblait.

Il scruta tour à tour chacun des visages à l'expression déterminée.

– C'est ici qu'intervient notre idée.

Carlotta parut attendre que Norbert l'interroge.

Norbert réfléchit. Il connaissait ces femmes de loin depuis huit ans. Elles n'avaient jamais fait attention à lui jusqu'à maintenant. Soudain, elles débarquaient chez lui, déchiraient le voile du secret de sa pauvreté et se proposaient de lui offrir, non pas de l'argent, mais quelque chose d'autre. Des conseils ?

C'était un rebondissement étrange. Norbert avait l'habitude de fournir de l'aide – sous forme d'argent uniquement. Bien entendu, personne ne voulait de ses conseils. Il tentait de les prodiguer chaque fois qu'il

pouvait, mais nul ne semblait intéressé par ses perles de sagesse. En revanche, les gens avaient toujours été ravis de prendre son argent. Donner de l'argent lui avait permis de se sentir important, parce que ceux qui le recevaient le traitaient toujours comme quelqu'un d'important jusqu'à ce qu'ils aient encaissé son chèque. Après ça, toutefois, ils tendaient à s'éloigner. Remarquer que les autres avaient des ennuis financiers et leur proposer son aide, ça avait toujours été le truc de Norbert. Il ne savait pas comment réagir pour une fois que c'était lui qui avait des ennuis et à qui on proposait un coup de main.

Il remonta ses lunettes, que la sueur avait fait glisser le long de son nez. Birdie vida son verre d'eau et Margaret se tamponna le front avec un mouchoir. Seigneur, qu'il faisait chaud !

– Vous avez une idée ? Sur la manière dont je pourrais me procurer de l'argent ?

– Exactement, acquiesça Carlotta, de toute évidence déterminée à ne rien dire de plus jusqu'à ce que Norbert lui demande en quoi consistait cette idée.

Elle attendit.

Norbert prit une grande inspiration et souffla. Pourquoi lui semblait-il qu'il devait se montrer très prudent ? Il appréciait l'attention de ces dames, et il était même prêt à reporter la promenade d'Ivy pour prolonger l'expérience. Mais dans le fond de sa tête, une alarme sourde s'était déclenchée. Il scruta les yeux qui l'observaient avec tant d'attention et le poussaient à poser la question.

– Alors, euh... C'est quoi, votre idée ? demanda Norbert.

2

Dame de carreau : Une femme charmante, qui éprouve un fort besoin de tout contrôler. Elle est toujours en train d'intriguer. Jeune, elle parvient à ses fins en flirtant ; âgée, grâce à son autorité. Elle peut être une alliée puissante, mais prenez garde à ne pas tomber en son pouvoir.

La création du Club de Carlotta remontait à la nuit des temps – du moins semblait-il à présent. Au départ, c'était un groupe de mères qui se réunissaient le mercredi après-midi pour prendre un café. Puis leurs enfants avaient grandi ; elles avaient développé une passion dévorante pour la littérature et commencé à se réunir le soir afin de discuter des classiques. Pendant deux ou trois ans dans les années 1970, elles s'étaient consacrées à l'astrologie, à la numérogie, au tarot et à la chiromancie.

S'appuyant sur un mélange particulier d'inspiration, de charme et de force, Carlotta avait ensuite entraîné ses comparses dans une phase psychologie et développement personnel au milieu des années 1980. Dans les

années 1990, elles s'étaient focalisées avec enthousiasme sur l'étude des anges gardiens. Puis elles étaient passées à la dégustation de vin, qu'elles avaient rapidement abandonnée après certains incidents embarrassants qu'elles avaient immédiatement et unanimement choisi d'oublier.

Quand les femmes de leur âge avaient commencé à s'intéresser au bridge, elles étaient devenues le Club Anti-Bridge et s'étaient consacrées aux jeux de réflexion et aux énigmes, ce qui leur avait permis de se sentir plus intelligentes que la moyenne pendant un bon moment. Plusieurs années durant, elles avaient pratiqué les loisirs créatifs : fabrication de bougies et de savons, origami et tout un tas d'autres disciplines qu'elles avaient apprises sur le tas.

Quand elles avaient commencé à se croquer les unes les autres, il leur avait paru logique de s'inscrire à des cours de dessin. La Société d'art était presque immédiatement devenue le nouveau foyer du Club ; ses membres les plus anciens avaient observé passivement cet afflux d'énergie, s'attendant à ce que les fanatiques disparaissent très vite. Toutefois, le Club était resté et, à présent, il occupait la Société d'art depuis sept ans.

Beaucoup de femmes étaient entrées au Club et en étaient ressorties au fil des ans : certaines parce qu'elles avaient déménagé, d'autres parce qu'elles étaient mortes, plusieurs parce que l'activité frénétique les avait fait fuir. Quelques-unes avaient claqué la porte en se plaignant que Carlotta essayait de tout régenter, mais c'était de la jalousie pure et simple de leur part.

Ces derniers temps, Carlotta sentait que les autres avaient des fourmis dans les jambes – en général, le signal indiquant qu'elle devait leur trouver une nouvelle

occupation. Elle commençait tout juste à chercher une idée quand Birdie avait vu Norbert sortir de la banque alimentaire. Alors, un plan s'était formé dans sa conscience créative : s'occuper de Norbert, ce vieil homme excentrique et solitaire qui parlait à voix basse, observait tout et essayait perpétuellement de donner des conseils à des gens qui l'ignoraient. Prendre ce fantôme en main et résoudre son problème.

Un jour, Norbert lui avait dit quelque chose de bizarre à la Société d'art. Ils peignaient côte à côte, et Carlotta pensait à sa petite-fille, Summer, une jeune femme qui n'avait pas l'air de s'amuser beaucoup dans la vie.

Elle se demandait comment elle pourrait remédier à son manque de liens sociaux quand Norbert avait murmuré :

– Laissez reposer.

– Excusez-moi ?

– Mmmmh ?

– Qu'est-ce que vous venez de dire ?

– J'ai dit quelque chose ?

– Vous avez dit « Laissez reposer ». Du moins, je crois. Qu'entendiez-vous par là ?

– Ah. Oui. J'ai dit ça.

Norbert avait ajusté ses lunettes épaisses et l'avait dévisagée.

– Alors ? Laissez reposer quoi ?

– Oh, eh bien, parfois... Vous ne trouvez pas qu'on peut en faire trop avec un tableau ? Il faut savoir s'arrêter et le laisser respirer. Se donner un jour ou deux avant d'y revenir, vous voyez ce que je veux dire ?

Un moment, Carlotta s'était demandé si Norbert avait lu dans son esprit. Mais ce n'était qu'une coïncidence. Dans cet instant, toutefois, son imagination fertile s'était représentée Norbert sous les traits d'un médium, et cela

l'avait amusée. Ce retraité quelconque, un médium ! Un diseur de bonne aventure, ce serait encore mieux. Elle le voyait assis sous une tente, coiffé d'un turban, disant : « Tracez une croix dans ma paume avec une pièce d'argent et je vous donnerai toutes les réponses que vous cherchez. »

Le ridicule de cette image l'avait fait sourire. Puis elle avait repensé à l'époque où le Club, qui comptait alors davantage de membres, avait étudié la lecture des cartes. C'était à la mode. Et complètement idiot, bien entendu. Birdie et Margaret prenaient ça au sérieux, et Carlotta avait savouré son propre scepticisme comme une preuve de son intelligence supérieure. Mais, idiot ou pas, ça les avait bien amusées pendant un moment.

Et soudain, la connexion s'était faite dans son esprit.

L'Univers lui envoyait constamment ce genre de message. L'Univers et son esprit inspiré, en collaboration permanente.

Carlotta se considérait comme une artiste, et pas seulement au sens où l'entendait la Société d'art de Gibbons Corner. Elle se considérait comme une artiste de la vie, dont les êtres humains étaient la matière première.

Comme maintes fois auparavant, elle dirigerait ce projet pour l'amusement et dans l'intérêt du Club. Divertir les autres était sa responsabilité, une responsabilité qu'elle prenait très au sérieux. Elle pensait toujours à elles.

Quelques jours avant l'Intervention, Carlotta appela le Club à se réunir chez elle. Elle présenterait le problème à ses vieilles amies, puis, comme toujours, elle leur demanderait si elles avaient des suggestions. Comme toujours, elle les écouterait avec un intérêt poli. Et comme toujours, la meilleure suggestion serait la sienne,

qu'elle dévoilerait à la fin – une idée que personne d'autre n'aurait eue, et celle que tout le monde choisirait.

Avec sa clairvoyance habituelle, Carlotta avait prédit l'enthousiasme que susciterait le Projet Norbert.

– On pourrait organiser une collecte de fonds ! offrit Margaret, le visage illuminé.

Birdie n'était pas de cet avis.

– Oh, non, Margaret, ça l'humilierait publiquement.

– Mais c'était une idée très gentille, tempéra Carlotta, désireuse de prendre en compte les sentiments de chacune – et surtout ceux de Margaret, qui pouvait se montrer susceptible. Continuons à réfléchir, voulez-vous ?

Birdie, le regard perdu dans le lointain comme si elle recevait de l'inspiration depuis l'au-delà, fit une proposition dangereusement tentante :

– On pourrait acheter tous ceux de ses tableaux qui sont à la galerie. Au-dessus du prix demandé. De façon anonyme. Et continuer à acheter tout ce qu'il peindrait.

Margaret se tourna vers Birdie, l'air intéressée.

Carlotta fut prompte à étouffer ce bébé-idée dans son berceau.

– Norbert ne voudra jamais croire que des gens se disputent subitement ses gravures de loups et ses peintures d'Indiens. Il tenterait de découvrir qui les achète. Non, dit-elle, le front plissé par une concentration feinte. Bien tenté, Birdie, mais je ne crois pas que ça marcherait.

– Moi, je crois que si, contra Margaret.

Elle haussa les épaules et dévisagea Carlotta, qui joignit le bout des doigts à la manière de quelqu'un qui se concentre intensément.

Après quelques instants de silence, Birdie lança :

– On ne pourrait pas juste lui donner de l'argent ? Ce serait le plus simple. On pourrait calculer de quoi il a

besoin pour payer son loyer et ses factures, et se cotiser. Franchement, cet argent ne nous manquerait pas.

– Parle pour toi, répliqua Margaret.

– Il faut apprendre à un homme à pêcher, Margaret, la réprimanda Carlotta en agitant un index manucuré. Lui apprendre à pêcher.

Comme souvent, Margaret avait du mal à suivre.

– On va apprendre à pêcher à Norbert ?

Carlotta prit une grande inspiration. Elle était toujours si patiente avec Margaret ; c'était admirable de sa part.

Birdie et Margaret se soutenaient mutuellement quand l'une d'elles était un peu perdue. Cette fois, ce fut Birdie qui expliqua :

– Carlotta fait allusion à un vieil adage. Ce qu'elle veut dire, c'est qu'on devrait aider Norbert à gagner son propre argent pour qu'il soit indépendant.

– Mais c'était justement ton idée, non ? objecta Margaret. Lui faire gagner de l'argent avec ses tableaux ?

– Oui, acquiesça gentiment Carlotta, mais nous avons déjà décidé que ça ne fonctionnerait pas de cette façon. (Après une pause soigneusement calculée, et comme elle l'avait fait maintes fois auparavant, elle s'écria :) Hé, j'ai une idée !

– Non, protesta Norbert. Je ne pourrais pas être diseur de bonne aventure, je...

– Oh, Norbert ! coupa Carlotta. Ayez l'esprit un peu ouvert. Ne soyez pas si vieux jeu. Et cessez de dire « diseur de bonne aventure ». « Médium », ça fait plus sérieux !

– Mais ça n'a rien de sérieux ! Je suis désolé, mais c'est une idée idiote !

– Pourquoi idiote ? (Carlotta parlait fort, comme si le volume de sa voix pouvait rendre sa suggestion plus

raisonnable.) Ça résoudra tous vos problèmes. Vos factures seront payées en un rien de temps. L'argent continuera à rentrer. Il n'y a pas de médium à Gibbons Corner, ni à Edwards Cove. Et c'est le début de la saison touristique.

– Elle a raison, Norbert, intervint Margaret. Si ça ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à arrêter à la fin de la saison touristique. En attendant, les gens vous paieront pratiquement n'importe quoi. Vingt dollars les vingt minutes, si vous leur demandez. C'est ce que les médiums et les diseurs de bonne aventure prennent à Buffalo. On en a toutes consulté un, un jour ou l'autre. Les gens vont se faire prédire l'avenir pour s'amuser. Ce sera une distraction de vacances comme une autre.

– Ce serait mal.

Birdie dévisagea Norbert intensément et murmura :

– Mal ? Pourquoi, mal ?

– Ce serait un mensonge. Je ne mens pas. Je n'ai jamais menti.

Carlotta fut prompte à répliquer :

– Bien sûr que si ! Vous avez menti à votre tante Pearl en prétendant avoir de l'argent.

Norbert eut un mouvement de recul.

– C'était dans son propre intérêt.

– Et ça aussi, ce sera dans l'intérêt des gens. Oh, Norbert ! Vous allez leur procurer tant de bien-être ! Vous apaiserez leurs craintes s'ils sont inquiets, vous les aiderez à trouver leur chemin dans la vie, etc. Ce sera un peu comme si vous étiez psychologue.

– Mais je suis comptable. Je n'ai pas la formation pour être psychologue. Ou médium.

Comme si elle possédait un savoir supérieur, Carlotta balaya ses objections d'un geste impérieux.

– Il n'existe pas de formation pour être médium. Et *n'importe qui* peut devenir psychologue.

Un silence tandis que le groupe ruminait cette affirmation.

– Oh, ce n'est pas bien compliqué. Vous les écoutez et vous leur donnez des conseils. Rien de plus facile, insista Carlotta.

Norbert avait toujours voulu être utile aux gens. C'était agréable de s'imaginer dans un rôle où il pourrait les apaiser et les guider. Mais, non, c'était une idée absurde.

– Je ne crois pas aux médiums.

– Ce n'est pas vous qui devez y croire, ce sont vos clients, rétorqua Carlotta.

– Mais c'est mal.

– Norbert, dit Birdie, optant pour une autre approche. Vous avez beaucoup d'intuition naturelle.

Norbert fronça les sourcils.

– Non.

– Si, insista Birdie. Un jour, vous avez dit à Margaret que son tableau de pétunias dans un vase se vendrait, et quelqu'un l'a acheté deux heures plus tard. Quand le téléphone sonne à la galerie, vous devinez toujours qui appelle et ce qu'il veut, et vous avez généralement raison. Une fois, vous m'avez demandé ce que je ferais si je gagnais au loto et, ce jour-là, j'ai trouvé un billet de cinquante dollars dans ma poche.

– Je faisais juste la conversation, se défendit Norbert. Je ne saurais même pas comment m'y prendre pour dire la bonne aventure.

– Raison pour laquelle, dit Carlotta en sortant un livre de poche de son sac à main noir, nous vous avons apporté ceci !

Norbert prit l'ouvrage du bout des doigts et lut le titre à voix haute :

– *Les cartes ne mentent pas*, de H. M. King.

– Nous vous aiderons, Norbert, ajouta Carlotta. À nous trois, nous cumulons deux cent trente-neuf années de vécu. Avec vous, ça en fait trois cent douze !

– Arrête, protesta Margaret, tu nous fais passer pour des vampires !

Carlotta l'ignora.

– Réfléchissez – nous avons accès à toute notre expérience combinée. Nous connaissons la nature humaine, les désirs humains, les drames humains. Nous savons quelle sorte de problèmes les gens se créent et comment ils pourraient les éviter. Nous savons ce qu'ils ont besoin d'entendre. Nous vous formerons et nous vous apprendrons à... (Là, elle leva les mains et les écarta comme pour encadrer un slogan qu'elle lisait dans l'air :) « Servir l'humanité en lui disant la bonne aventure. »

Radieuse, Margaret ajouta :

– Nous pratiquerons avec vous.

Norbert jeta un coup d'œil aux visages avides qui l'entouraient.

– Pourquoi faites-vous ça ?

Margaret gloussa.

– C'est vous le médium. À vous de nous le dire !

– Chut, Margaret. Nous voulons juste vous aider, Norbert. Ivy et vous. C'est aussi simple que ça.

Quelque chose disait à Norbert que non, ça ne l'était pas.